

Louise Mey

**“UNE INTRIGUE
DOIT SERVIR
AVANT TOUT
AUX VICTIMES”**

Les romans noirs de la Française Louise Mey explorent les violences sexistes et sexuelles avec une rare justesse, rafraîchissant ainsi un genre encore largement dominé par le “male gaze”.

Par WASSILA BELHACINE

Difficile de passer à côté. Pour les amateur·rices de roman noir, Louise Mey est désormais une référence intournable. L'autrice de 39 ans s'est forgé un nom dans le petit monde du polar grâce à la publication de son premier roman, *Les Ravagé(e)s* en 2016 (Fléuve Noir),

une enquête haletante au sein d'une brigade de police spécialisée dans les délits sexuels qui lui vaut une sélection pour le Grand Prix de littérature policière. Plus tard, d'autres polars, à l'instar d'*Embruns*, *Les Hordes invisibles* (Fleuve Noir) ou encore *La Deuxième Femme* (JC Lattès), développent encore son exploration sensible et chirurgicale des violences faites aux femmes. Dans son dernier ouvrage, *Petite Sale* (lauréat du prix Landerneau Polar 2023), Louise Mey interroge les liens entre dominations de genre et de classe à travers l'histoire de Catherine, jeune employée d'une vaste ferme en Picardie, au nord de Paris, et dernière témoin de la disparition de Sylvie, la petite-fille du propriétaire de la ferme. Pour *Causette*, Louise Mey a accepté de livrer ses secrets de fabrication d'un bon polar féministe.

Causette : Dans la plupart de vos œuvres, vous explorez les mécanismes de domination et de violences faites aux femmes. Pourquoi avoir choisi le polar pour décrypter ces thématiques ?

Louise Mey : Je ne sais pas si je l'ai vraiment choisi, c'est un peu du hasard ! J'écris depuis un très jeune âge et ma première histoire suffisamment achevée pour une publication était un polar. La littérature de genre est perçue comme moins prestigieuse, ce qui laisse plus de liberté dans les sujets. Et j'écris des polars tout simplement parce que j'aime en lire.

L'une des figures archétypales du polar est le personnage de l'enquêteur ou du policier qui travaille en solitaire. C'est le héros de l'histoire. Or, dans vos livres, l'intrigue est vécue du côté des victimes, souvent des femmes. Pourquoi avez-vous adopté ce point de vue ?

L. M. : J'ai voulu écrire des romans policiers justement pour changer ce



stéréotype. J'ai lu beaucoup de polars dans lesquels les femmes étaient uniquement érigées en victimes. Je souhaitais faire exactement l'inverse. En 1999, Gail Simone, une scénariste américaine de *comics* et critique de bande dessinée, théorise le concept de « *Women in Refrigerators*¹ », « femmes dans le

frigo » en français. Le nom fait référence à un moment où le super-héros de *Green Lantern*² rentre chez lui et découvre que sa copine a été tuée et rangée au frigo. Gail Simone a remarqué que ce ressort scénaristique était utilisé assez fréquemment dans les *comics*. Elle a mis en lumière l'idée que

les personnages féminins sont souvent blessés ou dépossédés de leur pouvoir pour faire avancer un scénario alors qu'elles étaient à même de se défendre. J'essaie de faire le contraire de ce concept. Lorsqu'il y a une victime, je lui dessine une identité, un nom, une vie et il faut que l'intrigue la serve avant tout.

L'un des reproches qui peut être fait au polar est sa manière de traiter des crimes sexuels ou du corps des femmes en les objectifiant ou en les déshumanisant. Comment écrire sur les violences faites aux femmes sans voyeurisme ?

L. M. : Lorsque j'écris, je m'attache toujours à donner une utilité aux scènes de description. J'ai déjà lu des livres qui pouvaient être très bien écrits, mais dont les scènes de viol étaient exposées avec beaucoup de complaisance. Je ne peux pas m'empêcher de me demander : mec, à qui tu fais plaisir en détaillant autant ce viol ? À quoi ça sert exactement ? J'essaie de ne pas tomber dans ce travers-là et de ne donner que des détails utiles pour ne pas être dans le voyeurisme.

Dans *La Deuxième Femme*, le personnage de Sandrine est victime d'un contrôle coercitif par son compagnon. Vous vous attachez, en marge de l'intrigue, à raconter comment elle tente de fuir cette relation violente. Pourquoi est-ce important pour vous de raconter des histoires de femmes maîtresses de leur destin ?

L. M. : En écrivant *La Deuxième Femme*, j'étais tombée sur une étude américaine qui disait que pour qu'une femme arrive à échapper à un contrôle coercitif, il fallait sept tentatives et qu'il ne servait à rien d'essayer de faire partir une personne de force, c'est un cheminement. Le livre pose la question de ce moment où une femme victime de violences réalise qu'il faut s'en aller. Et ce n'est pas le même moment pour tout le monde.

Le roman parle aussi de l'importance de la sororité, d'être là quand il le faut. Je me suis posé la question de ce que je pourrais faire si une de mes proches vivait dans ce type de relation. C'est ce mélange de questionnement et de problématiques qui fait l'histoire de *La Deuxième Femme* !

“[En lisant certains polars], je ne peux pas m'empêcher de me demander : mec, à qui tu fais plaisir en détaillant autant ce viol ? À quoi ça sert exactement ?”

Historiquement, le roman d'enquête avait pour visée de proposer une vision plus éthique du monde, où le crime ne resterait plus impuni. Est-ce votre démarche lorsque vous écrivez des polars sur la condition féminine ?

L. M. : J'espère que oui, que l'on peut peser sur le discours dominant à force d'écrire et d'œuvres qui introduisent d'autres points de vue. Mais j'avoue être parfois découragée, entre autres parce que le ministre de l'Intérieur de notre pays est un homme qui a reconnu avoir demandé des rapports sexuels pour intercéder en faveur de l'attribution d'un logement, à une habitante de sa ville. J'adorerais que la littérature puisse avoir le pouvoir de proposer d'autres perspectives, et si des gens réfléchissent après avoir lu mes livres, j'en serais ravie !

Si les autrices de roman noir ont été invisibilisées, les femmes n'ont pas

du tout été absentes de l'histoire du polar, particulièrement dans le monde anglophone. Je pense à Agatha Christie, Amanda Cross, Ruth Rendell ou encore Mary Higgins Clark. Sont-elles une inspiration pour vous ?

L. M. : Je n'ai pas tout lu et je n'ai pas une connaissance encyclopédique du genre. Cette invisibilisation existe toujours. D'ailleurs, mon travail est principalement relayé par des médias féminins alors que les femmes n'ont malheureusement plus beaucoup à apprendre des violences sexistes et sexuelles, mais les hommes, si.

Quel regard portez-vous sur la scène du polar actuel ? Y sentez-vous l'influence de l'ère #MeToo ?

L. M. : Je pense que même des auteurs qui n'en avaient pas l'intention se sont mis à écrire des personnages principaux féminins. Cela a le mérite d'exister. Dans le polar, comme partout, il y a encore des réactions très épidermiques sur ces questions, car certains n'ont pas intérêt à changer les dynamiques de pouvoir. Il y aura toujours des gens qui vont se crispier sur l'existant. Mais l'histoire avance dans notre sens et ils peuvent rester immobiles, le monde avancera tout de même. ●

1. Voir le site d'origine, Lby3.com/wir/r-gsimone.html, avec la liste de personnages féminins trucidés ou désenpouvoisés (on est chez les super-héros) établie par Gail Simone.

2. *Green Lantern* (« La Lanterne verte ») est une BD américaine de super-héros DC Comics créée en 1940. Cette série très populaire de super-héros a été adaptée au cinéma en 2011.



Petite Sale,
de Louise Mey.
JC Lattès-Le Masque,
378 pages, 21,50 euros.